

Livres

Benoît Mendreshora et Michèle Garneau

Volume 9, numéro 1, septembre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mendreshora, B. & Garneau, M. (1989). Compte rendu de [Livres]. *Ciné-Bulles*, 9(1), 54–55.

QUE LA BÊTE VIVE

par Benoît Mendreshora

— Denis PARENT, **Jean-Jacques Beinex, version originale**. Paris, Barrault Studio, 1989. 277 p.

— Josée BENABENT-LOISEAU, **les Secrets de l'ours, le film de Jean-Jacques Annaud**. Paris, Grasset, 1988. 210 p.

Les techniques de mise en marché des films n'ont pas de limite : lancements tapageurs, omniprésence de vedettes hypermédiatisées, flirt avec la presse, vente de gadgets (T-shirts, affiches, trames sonores, macarons et même parfois jouets). Bref, n'importe quoi, en autant que cela rapporte au *box office*. L'une de ces techniques est la publication des scénarios, parfois au moment même de leur sortie en salle (**Jésus de Montréal** de Denys Arcand en est l'exemple local le plus récent). Avec les livres de Denis Parent et Josée Benabent-Loiseau, consacrés aux derniers films des deux Jean-Jacques (Beinex et Annaud), nous avons affaire à un différent type de promotion. Chacun de leur côté, ils proposent aux lecteurs l'itinéraire d'enfants gâtés qui réalisent des projets tournés certes dans des conditions difficiles, mais grassement financés.

Les ours se suivent...

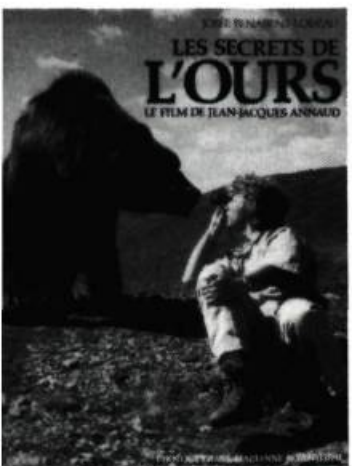
Annaud semble pris du syndrome de Walt Disney avec cette histoire d'ours dont la réalisation est inspirée de ces courtes phrases : « Un petit ourson orphelin. Un grand ours solitaire. Deux chasseurs. Le point de vue des animaux ». Le livre de Benabent-Loiseau, est composé de trois parties. La première, « L'enfance de l'Ours », trace un portrait de la carrière du réalisateur et relate, entre autres choses, l'hésitation de celui-ci alors qu'il avait en tête deux projets : **Ours** et **le Nom de la rose**. L'aboutissement du premier fut décalé, le temps de faire son thriller moyenâgeux dont le grand succès incita sûrement le producteur Claude Berri à délier les cordons de la bourse pour le second projet. « La préparation de l'Ours », deuxième tranche de ce livre, s'offre comme un compte à rebours descriptif des notes de préproduction et de toutes les embûches à contourner. Enfin, « Le tournage de l'Ours » s'échelonne sur 100 pages, accompagnées bien sûr de photos révélatrices, souvent spectaculaires. Un reportage de

style journalistique dans lequel on a ajouté quelques pages originales, soit une tentative de traduire les pensées de la Douce, une des actrices du film, pendant le tournage de certaines scènes complexes auxquelles elle se prête, confiante à l'égard de son réalisateur.

La griffe de Beinex

Pour la première fois, Beinex permettait à un journaliste de suivre la préparation et le tournage d'un de ses films **Roselyne et les lions**. Le livre de Denis Parent, rédacteur au magazine *Studio*, nous permet d'explorer l'univers d'un Beinex en pleine création. On commence avec le développement du projet, inspiré par la vie de Thierry Le Potier, célèbre dompteur français qui, au hasard d'une rencontre sur le plateau de tournage d'une publicité, fascine Beinex par son talent de conteur et lui inspire le sujet de son film. Entre la naissance du projet et sa réalisation, Parent nous dévoile les mésaventures de Jean-Jacques Beinex avec la machine hollywoodienne, alors qu'il projetait de faire un film assez singulier qui devait s'intituler **Bats**. Puis, nous passons au tournage de **Roselyne et les lions** après avoir appris que les acteurs principaux, Isabelle Pasco (la petite amie de Beinex) et Gérard Sandoz, ont dû s'astreindre à un entraînement rigoureux. Comme le titre l'indique, les acteurs partagent la vedette avec de vrais fauves et vivent un tournage difficile, une bonne partie du temps dans la cage, aux prises avec les humeurs irrégulières des grands félins et les mouvements de caméra sophistiqués que Beinex dicte à son équipe technique. Le livre de Parent se termine sur des réflexions de Beinex à propos de sujets aussi différents que les acteurs, le pouvoir, l'érotisme, le cadre, la couleur, etc.

Denis Parent est visiblement un grand admirateur de Beinex ; on regrette un peu qu'il manque de distance. À croire parfois que l'auteur a écrit son livre dans une cuisine bleutée par les rayons d'un croissant de lune, nu, avec un chat blanc qui l'observe. Il est totalement fasciné par l'esthétique de Beinex qu'il défend constamment, rappelant régulièrement l'existence d'une critique divisée en suggérant qu'elle pourrait bien être confondue par ce film. Pour sa part, le texte de Josée Benabent-Loiseau est plutôt descriptif, avare de qualificatifs (ce qui le rend plus intéressant pour qui désire surtout se familiariser avec la mécanique d'une production). Attendons maintenant les films. Nous saurons alors s'il faut rigir ou ronronner. ■



L'HOMME QUI AURAIT VOULU FAIRE ROCKY

par Benoît Mendreshora

— Michel CIEUTAT, **Frank Capra**. Paris, Éditions Rivages/Cinéma, 1988. 238 p.

Michel Cieutat avait déjà signé une intéressante monographie sur Martin Scorsese, dans la collection Rivages/Cinéma. Ce livre tirait sa force d'une méthode d'analyse précise, offerte à travers l'étude chronologique de l'oeuvre du cinéaste et précédée d'un essai sur l'angoisse de l'Amérique telle que filmée par Scorsese. Ici, la présentation diffère. Pour **Frank Capra**, sans doute parce que son oeuvre s'étale sur 43 ans, de 1921 (**Fultha Fisher's Boarding House**) à 1964 (**Rendez-vous in Space**), une analyse aussi exhaustive de quelque 70 réalisations aurait pu occuper plus de 500 pages. Cieutat a préféré débiter son étude par l'énumération de 80 thèmes qui surgissent des films du père de John Doe et de M. Smith pour ensuite, dans une filmographie commentée, y faire des rappels, en soulignant les exemples les plus représentatifs.

Quoique d'un intérêt indiscutable, il manque à cet ouvrage un texte de synthèse pour cerner de façon plus précise les grandes thématiques de Capra et souligner avec quelle maîtrise il manipule la technique cinématographique pour maximiser son influence sur les foules. Car nous avons affaire ici à un des plus grands cinéastes populaires des États-Unis, guidé par une inébranlable foi en la démocratie qui prend sa source dans la maxime « Tout ce qui vient du peuple est bon ».

Cieutat souligne l'humour légendaire de Capra, la *Capra's touch*, dont l'origine remonte au début de sa carrière, alors qu'il était *gagman* pour Mack Sennett et réalisateur des meilleurs films de Harry Langdon. L'importance de Capra, le premier réalisateur américain à faire inscrire son nom en début de générique (voir son autobiographie **The Man Above the Title**), tient surtout à la précision des découpages (qui, sans qu'il ne l'ait jamais avoué, récupèrent des théories eisensteiniennes) et à ses innovations techniques comme l'accélération volontaire de la pellicule pour soutenir le rythme effréné de ses comédies en y faisant disparaître les temps morts. Un petit livre intéressant pour qui

veut découvrir ou mieux connaître le roi des bons sentiments, un immigré italien devenu, par son idéalisme, plus américain que les Américains. ■

TOUS LES CHEMINS MÈNENT À BRESSON

par Michèle Garneau

— Collectif, **Robert Bresson**. Paris, Ramsay Poche Cinéma, numéros 68-69, 1989. 125 p.

Le cinéma de Robert Bresson a depuis longtemps ses exégètes. Jean Sémelvé, Michel Estève, René Briot et Henri Agel ont tous publié dans les années 50 et 60 leur *Robert Bresson*. Tout récemment, dans la collection Auteurs des *Cahiers du cinéma*, aux Éditions de l'Étoile, Philippe Arnaud entrait dans la ronde en affirmant que plus une oeuvre est obscure, close et personnelle, plus elle appelle le commentateur.

Notes et variations caractérisent ce « nouveau » **Robert Bresson** (qui est en fait une réédition de *Caméra/Style*) réunissant une quinzaine de textes allant de deux à dix pages, sertis de très belles photos de plateau et d'une filmographie. Le plus amusant est que dès la première page du recueil on peut lire : « Comme Maurice Blanchot, Robert Bresson ne donne pas prise au commentateur [...] ! Le commentateur, néanmoins, va bon train, mais dans une rhétorique plus interrogative qu'affirmative. Cette posture ressort davantage d'une confrontation que d'une appropriation, d'un désir d'expliquer et d'éclairer, qui distingue ces textes de l'exégèse bressonienne classique. Le dernier texte du recueil s'intitule : « Variation d'écriture sur un thème cinématographique (second monologue du spectateur) ». Dans ce texte, Bruno Cany monologue avec le monologue du personnage d'*Une femme douce*. On le voit, tous les chemins mènent à Rome. Des thèmes généraux (l'arbitraire, les prisons), plus spécifiques (l'écharpe blanche d'*Une femme douce*), des films (**le Diable probablement** et **Giotto**, **Pickpocket**, **les Dames du Bois de Boulogne** et **le noir**), des éléments de l'anti-système bressonien (les modèles), etc. Une seule exception à l'allure plutôt impressionniste du recueil : une analyse sémiologique dans les règles, quoique modérément *iargonesque*, d'une séquence de **Lancelet du lac**. Après tout, les approches les plus diverses doivent apprendre à faire bon ménage ! ■

